

Entretien avec Jean-Luc Godard, le réalisateur du « Mépris »

« Des naufragés du monde moderne qui débarquent sur une île mystérieuse, Capri »

Tourné en mai dernier à Rome, à Capri et avec Brigitte Bardot, Michel Piccoli, Fritz Lang, Georgia Moll et Jack Palance, le *Mépris* de Jean-Luc Godard sera projeté sur les écrans parisiens vendredi. Un roman d'Alberto Moravia est, on le sait, à l'origine du film, lui-même à l'origine de conflits opposant le réalisateur à ses producteurs. D'incompréhension, de désaccords entre cinéastes et hommes d'affaires, le *Mépris* parle aussi et, de ce fait, « l'imaginaire a complètement déteint sur la vie ». La formule est de Godard, qui a connu avant et après les prises de vues de désagréables péripéties.

« Il y a longtemps que j'avais lu le livre, raconte-t-il. Le sujet m'avait beaucoup plu et comme je devais faire un film pour Carlo Ponti je lui ai proposé d'adapter le *Mépris* et de le suivre chapitre par chapitre. Il a dit oui, puis non, par peur, et quand je lui ai suggéré d'engager Kim Novak et Frank Sinatra, il a refusé : il préférerait Sophia Loren et Marcello Mastroianni. Je ne voulais pas, nous en sommes restés là jusqu'à ce que j'apprenne que Brigitte Bardot s'intéressait au projet et acceptait de travailler avec moi. Grâce à elle, tout a semblé soudain facile, tout le monde était ravi, y compris les Américains, ou plus précisément Joe Levine (1), qui finançait en partie l'affaire et

(1) Joe Levine est le distributeur du film pour le monde entier.

à qui Ponti avait affirmé que le film serait « très commercial ».

Comme si je leur donnais un cadeau de Noël

« Nous avons donc tourné librement pendant six semaines en Italie. J'ai montré le film à Ponti, il lui a plu, il l'a trouvé un peu plus normal que ce que je fais d'habitude. Ce n'était pas l'avis des Américains : « C'est très artistique », ont-ils déclaré plus tard à Paris, mais pas commercial » et il faut changer. » Ponti m'a demandé alors de rajouter une scène, il ne savait pas quoi, moi non plus, simplement je ne pouvais pas et je disais : « Je retire » mon nom et faites ce que vous voulez. » Le temps a passé, quelques mois après les Américains se sont plaints de perdre de l'argent. Dans leur chambre de palace — vous voyez que les clichés les plus usés sont parfois vrais — ils pleuraient presque afin d'obtenir deux scènes de plus et l'une où l'on verrait Michel Piccoli et Brigitte Bardot dénudés. Ils voulaient une scène d'amour qui ouvre le film et qui, en quelque sorte, explique et justifie le *mépris*.

« Au fond, ajoute Godard pensif, les Américains se sont rendu compte qu'ils avaient payé Brigitte Bardot plus cher qu'elle n'allait peut-être leur rapporter dans une entreprise pareille, dans un film « spécial » adaptant un roman difficile. Les ennuis ne sont pas venus de Brigitte Bardot — dès le départ elle a assumé les risques qu'elle avait pris et elle m'a toujours soutenu — mais de ce qu'elle représente aujourd'hui dans le cinéma et dans l'industrie. Cela dit, quand j'ai téléphoné aux Américains qu'ils avaient « leur » scène, ils étaient très contents, c'était comme si je leur donnais un cadeau de Noël...

— Regrettez-vous d'avoir tourné cette scène ?

— Pas du tout. Le fait de la nudité n'allait pas contre le film qui n'est pas érotique, au contraire. Que Brigitte Bardot soit ainsi montrée au début de l'histoire, c'était possible, c'est normal puisque, à ce moment-là, elle est celle qui, à l'écran, se déshabille ; elle n'est pas encore Camille, l'épouse touchante, intelligente et sincère du scénariste Paul Javal (Michel Piccoli) qui quelque part — et c'est une coïncidence — dit à peu près ceci : « Dans la vie on voit les femmes habillées et au cinéma on les voit nues... » Dans d'autres conditions, j'aurais refusé cette scène, mais ici je l'ai faite d'une certaine manière, d'une certaine couleur, je l'ai éclairée en rouge et en bleu pour qu'elle devienne autre chose, pour qu'elle ait un aspect plus irréel, plus profond, plus grave que simplement Brigitte Bardot sur un lit. J'ai voulu la transfigurer parce que le cinéma peut et doit transfigurer le réel.

Le porte-parole des dieux

« Il m'importait surtout que Brigitte Bardot ait l'air naturel et pour le reste j'ai voulu montrer des plans de l'Odyssée, parler d'Ulysse, filmer la mer, filmer des statues grecques en couleur, filmer Fritz Lang...

— ...qui joue son propre rôle ?

— Oui dans la mesure où il

représente le cinéma, où il est le metteur en scène et sa conscience. De façon plus symbolique et parce qu'il tourne un film sur l'Odyssée, il est le porte-parole des dieux, celui qui regarde les hommes. Plus familièrement, on peut dire qu'il joue le vieux chef indien qui observe les turbulents guerriers. De même que Brigitte Bardot, que le producteur Jérôme Prokosch (Jack Palance), Fritz Lang est un prototype. Il me plaît de penser que chez Jules Verne il y a le savant, l'enfant, le capitaine et qu'ici il y a la jeune femme, l'aventurier, le vieil homme. J'ai écrit les dialogues, les propos de Fritz Lang, il était d'accord sur le principe, parfois il changeait des détails, il improvisait une réplique, mais il m'a fait confiance. Du seul fait de sa présence, n'importe qui peut penser que le cinéma est quelque chose d'important et si j'ai joué moi-même le rôle de son assistant, c'est par respect, pour ne pas lui prêter des plans si brefs soient-ils — qui ne sont pas de lui.

« Le *Mépris*, c'est aussi l'histoire d'un malentendu entre un homme et une femme. Je crois que le malentendu est un phénomène moderne. Il faut essayer de le contrôler ou de le fuir pour qu'il ne finisse pas — comme dans ce cas — en tragédie. Il est des moments de la vie où l'on ne peut pas revenir en arrière et où quelque chose définitivement se casse qui n'est ni de la faute de l'un ni de celle de l'autre, chacun en éprouvant souffrance, amertume et regret. Cette cassure, j'ai cherché à la rendre plus tangible en réduisant la durée du film à deux jours alors que le roman se passe en six mois. La phrase : « Elle me regardait d'un air tendre » tient très peu de place en littérature, mais pour lui donner sa véritable valeur au cinéma il faut cinq minutes, c'est-à-dire un regard fugitif dans un temps très long. Avant de faire le film je me suis aperçu que j'avais des dégoûts ou des haines mais que j'ignorais le *mépris*, ce sentiment fuyant, difficile, cette sorte de microbe. Maintenant je ne sais pas si on « voit » ou non le *mépris*. Peut-être a-t-on seulement capté l'instant pendant lequel son action s'est exercée à partir d'un geste, à partir d'un malentendu.

« Le *Mépris* est un film simple sur des choses compliquées et davantage une réflexion qu'un document. Cette fois — et c'est nouveau pour moi — il n'y a pas de personnage principal mais des groupes, des naufragés du monde modernes qui débarquent sur une île mystérieuse, Capri, où l'eau est bleue, où il y a du soleil et où il faut réinventer tout, et le cinéma aussi. »

(Propos recueillis par YVONNE BABY.)